

Province de Rouen
Institut normand de sciences religieuses
Rouen, 10 septembre 2025
Pascal Wintzer, archevêque de Sens-Auxerre

La théologie risque-t-elle d'éloigner de Dieu ?

Je remercie Mgr Lebrun et l'INSR de m'avoir invité à prendre la parole pour cette soirée de rentrée.

Vous savez que Rouen m'est chère et que j'aime à en reprendre la route.

Le titre de cette conférence m'a été proposé, je n'en suis pas l'auteur, mais je le trouve tout à fait stimulant pour ouvrir une nouvelle année académique.

Comme il se doit dans ce genre de propos, je commente les mots de cet intitulé.

Spontanément, il pourrait parler de Dieu et parler de la théologie, nous y viendrons.

Mais c'est le verbe sur lequel je m'arrête d'abord, le verbe risquer.

- Oser prendre des risques

Il me semble qu'à nos oreilles, aujourd'hui, il peut sonner de manière négative : le risque semble, au moins dans certains domaines ne plus être de mise.

Prendre un risque, dans quelque domaine que ce soit, expose à cet autre risque, celui de la déception, parce que tout ce que l'on tente n'est pas nécessairement couronné de succès.

Or, supportons-nous la déception ? Supportons-nous que nos rêves, nos projets, soient atteints par la confrontation avec le réel ?

Non pas que rien ne se réalise, mais que nous devions infléchir un rêve, un projet, en fonction d'autres paramètres que ceux qui étaient les nôtres au départ ; et le premier des paramètres, c'est l'autre, ce sont les autres.

Notre société promeut le « safe », la sécurité ; dès que survient un incident, voire un accident, une nouvelle norme est édictée, et ceci produit cet autre risque – et je souligne le paradoxe – pour ne pas prendre de risque, nous développons un autre risque, moins heureux selon moi, d'être tellement environnés de normes que la vie même serait entravée.

J'ajoute qu'avant d'être liée à des incidents d'ordre matériel, la peur du risque concerne notre rapport à nous-mêmes, êtres humains.

Depuis le Covid, on a souligné le grand malaise, tout spécialement des jeunes, des adolescents. Ils connaissent des troubles psychiques, voire psychiatriques.

Pour moi, c'est la rançon de l'énorme pression que met la société sur chacun.

Nous sommes dans une époque où tout est mis en concurrence avec tout, chacun avec chacun, ou plutôt chacun contre chacun. Rien de pire que d'être un « perdant ».

La force est devenue la loi, dans les relations internationales, mais pas seulement.

La modération dans le propos, le sens de la nuance apparaissent comme des faiblesses.

Sous prétexte de lutter contre le wokisme, nuance, pondération, compromis sont dénoncés comme des tares, féminines qui plus est ; le masculinisme est revendiqué comme une valeur.

Dans le livre qu'elle a publié en mai, *Explosive modernité* (Gallimard, 2025), Eva Illouz consacre son premier chapitre à l'espérance : *Sublime et cruelle espérance*. Je crois qu'il faut le lire et le comprendre avec le chapitre qui lui fait suite, intitulé : *Les lèvres blêmes de la déception*.

En exergue de ce chapitre sur l'espérance, Eva Illouz cite Michel Houellebecq : « Le péché originel du christianisme, à mes yeux, c'est l'espérance » *Anéantir*, Flammarion, 2022, p. 454 (cité p. 47).

Je cite maintenant Eva Illouz : « L'espérance porte la véritable vertu chrétienne en ceci qu'elle fait le lien entre le visible et l'invisible, entre l'humain et le divin. Elle transcende le présent et accomplit la foi en la bonté ultime de Dieu » p. 49.

« L'espérance nous donne un sens du possible. Elle ouvre une brèche dans la fatalité, nous propulse vers l'avant. [...] L'espérance affirme la croyance irrationnelle en un avenir meilleur, et c'est ce qui rend son chant particulièrement *suave* dans la tempête » p. 51.

Les guerres mondiales et la crise écologique ont mis fin à cela. Et j'ajoute, désormais ce sont les déceptions intimes, individuelles, qui ferment les portes à l'espérance.

« L'insistance de la culture contemporaine sur la responsabilité individuelle et sur la capacité de l'individu à contrôler et façonner son propre destin, la déception qu'inspire les autres et les institutions se mêlent à un profond sentiment de déception vis-à-vis de soi-même – un sentiment qui mine la foi en sa propre valeur et dont l'intégrité du moi » p. 114.

Philippe Muray dénonce une société devenue, pour lui « hyperfestive », dominée par le principe de plaisir.

« Homo festivus est cet individu très spécial qui exige les roses sans les épines, le génie sans la cruauté, le soleil sans les coups de soleil, le marxisme mais sans dogmatisme, les tigres sans leurs griffes et la vie sans la mort » et j'ajoute le risque sans le risque. *Après l'histoire* (Tel n° 348, Gallimard, 2010 ; les Belles Lettres, 2000), p. 148.

Et ceci a donc pour conséquence que le risque a mauvaise presse, qu'il faut s'en garder.

Et cependant, je note les paradoxes voire les contradictions de notre époque : on promeut une société sans risque, et se développent, chez les mêmes personnes, des « conduites à risque », depuis les sports extrêmes jusqu'à des pratiques addictives.

Lorsque le risque n'a plus droit de cité dans l'ordinaire de la vie – et le risque y est nécessaire – il ressurgit de manière sauvage.

Alors, en théologie, peut-on prendre des risques, et de quels risques s'agit-il ?

- La théologie, un chemin risqué

Là aussi le titre nous propose un chemin : le risque serait d'éloigner de Dieu, mais... de quel Dieu s'agit-il ? Le Dieu tel qu'il correspond à nos représentations et nos attentes, voire nos besoins, ou bien Dieu tel qu'il a choisi de se révéler à nous ?

Un élément nous aide à entrer dans ce questionnement.

Dans le cursus des études théologiques, on entre par, d'abord, des études de philosophie, une science pour laquelle, comme dans toute science, il s'agit de poser des questions.

Ceci indique le chemin que doit aussi emprunter la théologie : poser des questions, ici, au sujet de Dieu, et à Dieu lui-même.

Comme dans toute matière universitaire, une faculté de théologie est à la fois un lieu d'enseignement et de recherche.

Je souligne que ceci peut ne pas toujours aller de soi : pourquoi chercher ? Nous savons qui est Dieu ! Il suffit d'ouvrir le Catéchisme de l'Eglise catholique.

On m'a rapporté que certains étudiants, dans tel lieu, pendant le cours, suivaient ce que disait le CEC pour vérifier que le professeur ne disait pas d'erreurs.

Sans majorer ce fait, je note cependant que la logique de la pensée théologique est moins dans l'affirmation que dans le questionnement.

J'en prends à témoin la formulation des grands conciles œcuméniques des premiers siècles. Ceci convient en cette année où nous commémorons l'anniversaire du premier concile de Nicée, en 325.

D'une part, les anathèmes qui concluent les canons sont formulés de manière négative : on condamne ce qui ne peut être dit au sujet de Dieu ; on ne dit pas ce qu'il est juste de dire.

Autrement dit, on pose des poteaux indicateurs qui désignent à la fois les chemins erronés et aussi le bon chemin, sans pour autant enfermer ce bon chemin dans une affirmation positive et close.

D'autre part, le discours positif sur Dieu – il y en a un quand même – est exprimé en termes de « c'est-à-dire ». Ainsi, pour condamner l'arianisme, Nicée a choisi un mot philosophique « homoousios », « consubstantiel ». Ce mot, qui n'appartient pas au vocabulaire de la Bible, pas plus que le mot de « trinité » est à comprendre comme un commentaire qui explique le sens des affirmations, en particulier johanniques, au sujet de l'identité de Jésus Christ et de son rapport au Père.

C'est cela la théologie, un travail qui propose un commentaire de la Révélation.

Vous voyez, je pose deux termes, deux réalités, qu'il s'agit – et j'emploie par analogie le vocabulaire de Chalcedoine – d'unir et de distinguer : la Révélation et le commentaire.

Car la Révélation c'est l'Écriture reçue et transmise, le commentaire, ce sont toutes les manières dont les théologies reçoivent cette Révélation et en propose la signification.

Cette année, 2025, est le 1700^{ème} anniversaire du concile de Nicée. A cette occasion, la Commission théologique internationale, un organe du Saint-Siège, a publié un texte auquel je vous renvoie et dont je cite quelques extraits.

« Pour la première fois des termes non scripturaires sont employés dans un texte ecclésial officiel et normatif. L'intention des Pères du concile n'était pas d'introduire une nouveauté dans la foi apostolique, mais de la protéger en expliquant ce qu'est réellement la génération en Dieu. C'est pour cela que dans le symbole de 325, *homoousios* est introduit par l'expression "c'est-à-dire" : la terminologie grecque ontologique est au service des expressions traditionnelles scripturaires » n° 16.

Dans mon développement, j'ai employé un mot au pluriel, j'ai parlé « des théologies ». Je développe cela.

- Un seul Dieu, des théologies

Depuis 2000 ans, les Eglises chrétiennes – autre pluriel – ont des théologies ; il ne saurait y avoir une seule manière de recevoir et de donner sens à la Révélation.

D'ailleurs, l'Écriture sainte elle-même porte cette diversité, des genres littéraires, des époques, des langues, des communautés... pourquoi voudrions-nous qu'il n'y ait qu'une seule et unique manière de dire Dieu !

Désirer cela ou le promouvoir c'est verser dans l'idéologie, ici religieuse, ou politico-religieuse, et non servir le « Dieu plus grand », pour reprendre une expression de saint Ignace de Loyola.

En cela, la théologie, les théologies nous éloignent de Dieu lorsque celui-ci est envisagé comme justification à des pensées humaines, trop humaines, qui, le plus souvent ont trait au pouvoir et à des argumentations qui n'ont pour but que de justifier des modes d'exercice d'un pouvoir.

La diversité des discours sur Dieu a pour sens de nous mettre en garde face à la tentation d'instrumentaliser Dieu, au risque de ne pas respecter son mystère.

Pourtant, Dieu ne joue pas avec nous, il ne joue pas à cache-cache, il ne se dissimule pas, il a révélé son être, mais en tant que cet être demeure mystère, c'est-à-dire plus grand que tout ce que nous percevons de lui parce qu'il nous le révèle.

Nous avons la capacité de connaître vraiment Dieu, de ne pas errer dans cette connaissance, mais Dieu demeure au-delà de ce que nous connaissons de vrai et de juste à son sujet.

Ephésiens 3, 17-19 : « Que le Christ habite en vos cœurs par la foi ; restez enracinés dans l'amour, établis dans l'amour.

Ainsi vous serez capables de comprendre avec tous les fidèles quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur... Vous connaîtrez ce qui dépasse toute connaissance : l'amour du Christ. Alors vous serez comblés jusqu'à entrer dans toute la plénitude de Dieu. »

On peut prendre un exemple dans l'histoire de la pensée chrétienne.

La sotériologie d'Anselme du Bec et celle de Duns Scot ne sont pas les mêmes ; ceci a pour conséquence que le motif de l'Incarnation n'est pas semblable pour eux.

Pour Anselme c'est en raison du péché de l'homme que le Verbe s'est incarné, pour délivrer l'homme du péché ; pour Duns Scot l'incarnation est dans le vouloir éternel de Dieu, elle a pour motif la divinisation de l'humanité.

Vous voyez que selon l'une ou l'autre de ces approches, ce n'est pas uniquement la conception de Dieu qui est en jeu, mais aussi l'anthropologie, la manière dont nous concevons la nature et la destinée humaine.

Le magistère n'a pas choisi, n'a pas officialisé l'une ou l'autre de ces théologies, comme d'autres encore au sujet d'autres questions, mais laisse le champ libre à la recherche, aux arguments, à la *disputatio*.

Ce serait une erreur de vouloir que le magistère tranchât, choisisse une théologie pour éliminer toutes les autres ; il sortirait de son rôle ; celui-ci est cependant, lorsque cela est nécessaire, au vu de la Révélation qu'il a mission de servir, de dire que telle théologie, telle manière de penser ou de dire peut être un chemin erroné, qu'il ne faut pas le suivre.

Les premiers conciles œcuméniques l'ont fait en condamnant l'arianisme, le monophysisme, ou, plus récemment, par la commission biblique pontificale, la lecture fondamentaliste, purement littérale de la Bible.

La légitimité de la diversité des discours sur Dieu a été exprimée de manière nette lors de l'accord luthéro-catholique au sujet de la justification par la foi, en 1999.

Alors que ce sujet avait été la cause théologique profonde du schisme d'Occident, les Eglises issues de la Réforme et l'Eglise catholique ont reconnu la légitimité à tenir leurs deux discours à ce sujet. Chaque Eglise développant une insistance spécifique mais non contradictoire.

Cet accord doctrinal exprime un consensus des Eglises. Le mot de consensus ne signifie pas que la doctrine luthérienne est identique à la doctrine catholique.

L'affirmation doctrinale n'est pas unique ou monolithique. Ceci est également vrai au sein de chacune de ces Eglises qui ont elles-mêmes plusieurs doctrines, plusieurs théologies, de la justification.

La non-uniformité n'est pas un déficit, mais une caractéristique de toute réalité ecclésiale, de toute communion des croyants, vécue à l'image de la communion trinitaire.

Pourquoi est-on parvenu à cet accord théologique en 1999 ; d'une part parce que les Eglises ne se résignent pas à leurs divisions, aussi, du côté catholique, comme le fruit des dialogues œcuméniques de tout le XXe siècle, et aussi de Vatican II, en particulier de la mention de la « hiérarchie des vérités » ; je vais m'y arrêter quelque peu.

- Au sujet de la hiérarchie des vérités

Je veux d'abord souligner que la grande figure théologique qui inspire tout cela est John-Henry Newman, bientôt reconnu Docteur de l'Eglise.

Prêtre anglican devenu catholique, il ne renia pas les richesses de l'Eglise d'Angleterre, ni la mentalité de ce pays, en ce qu'elle a de meilleur, la « comprehensiveness ». Une notion tellement britannique que je ne cherche pas à la traduire en français.

Pour Newman, je pense en particulier à son travail sur le développement dogmatique.

J'en reviens à la hiérarchie des vérités.

Vatican II introduit cette notion dans *Unitatis Redintegratio* n° 11. Justement dans le texte sur l'œcuménisme.

« La méthode et la manière d'exprimer la foi catholique ne doivent nullement faire obstacle au dialogue avec les frères. Il faut absolument exposer clairement la doctrine intégrale. Rien n'est plus étranger à l'œcuménisme que ce faux irénisme qui altère la pureté de la doctrine catholique et obscurcit son sens authentique et assuré.

En même temps, il faut expliquer la foi catholique de façon plus profonde et plus juste, utilisant une manière de parler et un langage qui soient facilement accessibles même aux frères séparés. En outre, dans le dialogue œcuménique, les théologiens catholiques, fidèles à la doctrine de l'Église, en conduisant ensemble avec les frères séparés leurs recherches sur les divins mystères, doivent procéder avec amour de la vérité, charité et humilité. En comparant les doctrines entre elles, ils se rappelleront qu'il y a un ordre ou une « hiérarchie » des vérités de la doctrine catholique, en raison de leur rapport différent avec le fondement de la foi chrétienne. Ainsi sera tracée la voie qui les incitera tous, dans cette émulation fraternelle, à une connaissance plus profonde et une manifestation plus évidente des insondables richesses du Christ (cf. Ep 3, 8). »

Ceci fait écho au discours de Jean XXIII lors de son discours du 11 octobre 1962 : « Autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous lesquelles ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. »

Il faut cependant souligner que, par la suite, le magistère romain refusera certaines interprétations de la « hiérarchie des vérités ».

C'est d'abord la fausse distinction entre vérités fondamentales et vérités non fondamentales, dans le sens où certains enseignements de la foi de l'Eglise seraient à prendre et d'autres à laisser. La distinction s'opérerait grâce à un principe central qui demanderait encore à être défini.

Le Dicastère pour la doctrine de la foi s'exprime à ce propos dans la déclaration *Mysterium Ecclesiae* de 1973 (cf. DC 1636/1973, p. 664-670) :

« Il existe incontestablement un ordre et comme une hiérarchie des dogmes de l'Eglise due aux liens divers qui les rattachent au fondement de la foi. Cette hiérarchie signifie que certains dogmes ont leur raison d'être en d'autres qui occupent le premier rang et les éclairent. Mais tous les dogmes, puisqu'ils sont révélés, doivent également être crus de foi divine. »

Le texte envisage cependant une distinction entre les dogmes et les formules dogmatiques du magistère, soulignant qu'il revient aux théologiens de « circonscrire exactement l'intention d'enseigner que les diverses formules dogmatiques contiennent réellement. »

En 1995, *Ut unum sint* ne va pas plus loin et cite *Mysterium Ecclesiae*.

En 1990 est publié un texte par le Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens sur cette notion de « hiérarchie des vérités » :

« La place de chaque vérité réside dans sa plus ou moins grande proximité par rapport au fondement de la foi. Il y a des vérités dont le but est de servir d'autres vérités plus fondamentales, de les expliquer et de les protéger. Ces dernières ont un lien plus direct avec le fondement de la foi que les premières. Mais il n'est pas question d'affirmer des degrés dans l'obligation de croire tout ce que Dieu a révélé.

L'idée conciliaire de 'hiérarchie des vérités' a contribué à déplacer l'accent de l'élément formel vers l'élément matériel, du quantitatif vers le qualitatif. L'autorité d'un enseignement ne lui est pas donnée en premier lieu par l'instance qui l'atteste et le proclame mais elle lui vient de son objet même. »

- Une seule foi, des cultures

Un autre point qui soutient cette logique de la diversité des discours théologiques est aussi une notion promue à Vatican II, fortement défendue par le pape François, il s'agit de l'inculturation. Je pose d'abord que la Révélation n'est pas en dehors du temps et de l'histoire. Dieu s'est révélé dans l'histoire complexe d'un peuple du Proche-Orient, Israël, et dans celle d'un homme ayant vécu en Galilée. Une humanité singulière, et même physiquement ; Jésus étant certainement bien éloigné du blond aux yeux bleus de certaines représentations.

Accueillir la Révélation c'est donc travailler à entrer dans la compréhension des lieux, des histoires, des contextes divers qui ont vu la transmission orale puis écrite de ce qui conduira à la Bible.

« Dieu de dit dans l'histoire » affirmait Henri de Lubac ; il se dit dans le caractère historique de la Révélation, et aussi il doit se dire dans les manières dont les cultures se saisissent de cette Révélation et la transmettent.

Voici ce que disait le pape Jean XXIII dans son *Discours d'ouverture du concile Vatican II* :

« Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement soit étudiée et exposée suivant les méthodes de recherche et la présentation dont use la pensée moderne.

Car autre est la *substance* de notre vénérable doctrine, telle qu'elle est contenue dans le dépôt de la foi, autre la *formulation* qu'on lui donne ; une formulation qui *dans sa forme et dans ses proportions*, tienne compte des *nécessités d'un magistère pastoral* et d'un *style pastoral*. »

Entendre et dire ceci nous place dans une forme d'inconfort, si tant est que nous voudrions un discours totalisant et unifié sur Dieu. Ce discours il n'existe que dans nos projets humains et non comme respect et de Dieu et de ce qu'il exprime de lui.

En effet, la théologie nous éloigne de Dieu, lorsque nous le faisons à notre image et pour servir nos projets ; mais je crois qu'elle nous rapproche de lui dans ce qu'il nous révèle de son mystère.

Je cite ici le théologien Carlos Mendoza-Alvarez, *Deus absconditus. Désir, mémoire et imagination eschatologique*. Essai de théologie fondamentale postmoderne. Cerf, 2011

« La distinction à faire entre l'essence du christianisme et ses expressions culturelles est l'un des enjeux majeurs pour résoudre la problématique du rapport de la foi chrétienne aux différentes cultures et rationalités au long des siècles.

A l'aube de son troisième millénaire, le christianisme – de manière inédite – se pose en particulier la question de savoir, non pas comment faire survivre une doctrine, mais comment *transmettre* la foi en Dieu selon une expérience d'accomplissement de l'homme et de la création tout entière où sont visibles les traces de la présence divine » p. 51-52.

Je cite à nouveau le texte de la Commission théologique internationale consacré au 1700^{ème} anniversaire de Nicée.

« Les cultures et les langues assumées et transfigurées par la nouveauté de la révélation permettent d'enrichir et de préciser l'expression de la foi. Cette réciprocité a pu être constatée à travers les siècles par la fécondation de la langue, de la poésie, de l'art par la Bible, dont la compréhension s'en trouve elle-même illuminée comme "en retour" par la diffraction en d'autres mots et visions du monde. C'est également ce qui se passe à Nicée dans l'emploi de l'*homoousios*, qui précise la compréhension par l'Eglise de la filiation de Jésus Christ tout en transfigurant le terme qu'elle assume » n° 85.

« L'écoute de la parole de Dieu et de la Tradition, donc de la parole de l'Autre, accoutume pour ainsi dire l'esprit et les cultures à l'écoute des autres. Cela aboutit non pas à une juxtaposition extérieure et pauvre des cultures, ni à une fusion dans un tout indistinct, mais à une interculturalité sauvée et surélevée où chaque culture se dépasse tout en étant fortifiée dans sa propre consistance, en vertu d'une forme de périchorèse des cultures » n° 87.

- La théologie au risque de la déconstruction... et de la mystique

L'auteur, Carlos Mendoza-Alvarez, un dominicain mexicain, montre la proximité entre la pensée de la déconstruction (Jacques Derrida, Jean-Luc Nancy) et le christianisme : « Le christianisme étant le dépassement de la religion en tant que totalité du Même et de l'Identique, est – quant à sa condition kénotique propre – le processus même de la déconstruction » p. 131. « Le nihilisme postmoderne nous apprend à demeurer dans l'horizon de l'existence en devenir. Il se retient face à toute représentation de la Terre promise. Il est proche du langage religieux mythique des prophètes d'Israël qui a développé une conscience aiguë de l'insuffisance de la parole humaine pour dire l'autre, le monde et même Dieu » p. 133.

Nous ne sommes pas loin d'une pensée mystique pour laquelle il faut « chercher Dieu au-delà de Dieu », au-delà des représentations et des discours.

J'entends ici un discours qui sonne négativement pour beaucoup aujourd'hui.

La déconstruction, c'est une expression contemporaine de la pensée moderne, qui est une pensée critique. Pour certains, cela est identifié au wokisme, désormais « bête noire » de biens des mouvements de pensée et politiques.

S'il convient de ne pas succomber à l'idéologie woke, le risque pour moi est de tomber dans l'idéologie inverse, qui exalte l'autorité, le virilisme, la force, avec, pour les croyants, une pensée religieuse qui en est la justification et l'expression.

Ceci conduit à l'opposition des identités.

Très concrètement, parce que l'on nous dit que l'Islam a le vent en poupe, qu'il prend des "parts de marché", on va entrer dans une concurrence violente entre les religions.

Et puisque le succès est le critère d'évaluation, et lorsque je parle du succès, je pense moins au salut éternel qu'au critère du nombre – c'est la logique des réseaux sociaux... combien de like, combien de retweet – les religions entrent en rivalité, et le modèle qui semble dominer, l'Islam, inspire certaines pratiques chrétiennes.

Ils ont un Dieu plus simple, et surtout, ils ont la Loi qui permet d'évaluer si, oui ou non, nous satisfaisons Dieu. Et je suis marri de voir réapparaître des pratiques ascétiques qui ressortissent d'une pratique de la Loi plutôt que de la logique de la grâce (je pense aux injonctions du site *Exodus* pendant le temps du carême). Il faut relire la lettre aux Galates.

Pour les philosophes de la déconstruction, « le christianisme, par sa logique kénotique, serait ainsi censé être la conscience du dépassement perpétuel de la religion, mais aussi de la science, de la technique et de l'éthique, comme prétendue maîtrise du monde. Il serait question, finalement, de sauvegarder la condition *apophatique* du discours, de la pratique, des désirs et des actions humaines parce qu'elles sont foncièrement vouées à la dissolution dans le néant » p. 155.

« L'apophasme des mystiques classiques du christianisme et des autres religions vient à la rencontre de ce propos actuel postmoderne afin de redécouvrir la foi dans son propos nihiliste certes, avec sa distance critique des systèmes religieux, mais aussi en tant qu'ouverture sans limite, attestée par les classiques du christianisme » p. 156.

Dans ce propos on rejoint un point essentiel : la pensée théologique doit prendre en compte le contexte dans lequel est se tient, mais aussi doit avoir partie liée avec la spiritualité, avec même la vie spirituelle. Le cœur et l'intelligence doivent travailler de concert.

Dietrich Bonhoeffer est un témoin de ce croisement de ces réalités : travail théologique, engagement pour la cité, vie mystique. Je le cite.

« Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix. Dieu est impuissant et faible dans le monde et ainsi seulement il est avec nous et il nous aide. Matthieu 8, 17 ("il a pris nos souffrances, il a porté nos maladies") indique clairement que le Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance, mais par sa faiblesse et ses souffrances » Lettre du 16 juillet 1944, *Résistance et soumission*, p. 367.

La mystique rhéno-flamande, qui nourrira la vie des réformateurs du carmel, porte cette conscience de Dieu comme mystère et la critique de toute pensée qui l'enferme, le restreint.

Afin d'aider les fidèles à dépasser des représentations, même justes, Maître Eckhart formule ses affirmations de manière volontairement choquante, on comprend les difficultés qu'il aura avec les juges ecclésiastiques : « Si je dis que Dieu est bon, ce n'est pas vrai. Dieu n'est pas bon. Je suis bon. Si je dis que Dieu est sage, ce n'est pas vrai. Je suis plus sage que lui. »

Toute croissance spirituelle authentique exige que, tout au long de la vie, notre représentation de Dieu évolue et se transforme continuellement.

Dieu est le « Dieu plus grand » affirme la tradition ignacienne ; il est le « Dieu au-delà de Dieu » pour Paul Tillich.

Pour sa part, Eckhart affirme : « Je prie Dieu de me libérer de Dieu. »

- Le chemin du détachement

Au cœur de la doctrine spirituelle de Maître Eckhart, il y a le détachement ; il s'agit de se détacher de soi bien entendu, mais aussi de se détacher de Dieu, de nos représentations de Dieu.

« Tu demandes ce qu'est le détachement puisqu'il est si noble en lui-même ? Tu dois savoir ici que le véritable détachement consiste seulement en ce que l'esprit demeure aussi insensible à toutes les vicissitudes de la joie et de la souffrance, de l'honneur, du préjudice et du mépris qu'une montagne de plomb est insensible à un vent léger.

Ce détachement immuable conduit l'homme à la plus grande ressemblance avec Dieu. Car Dieu est Dieu du fait de son détachement immuable, et c'est aussi du détachement qu'il tient sa pureté et sa simplicité et son immutabilité.

Et c'est pourquoi si l'homme doit devenir semblable à Dieu, dans la mesure où une créature peut avoir une ressemblance avec Dieu, ce sera par le détachement.

Celui-ci conduit l'homme à la pureté, de la pureté à la simplicité, de la simplicité à l'immutabilité ; il en résulte une ressemblance entre Dieu et l'homme, mais il faut que cette ressemblance soit l'effet de la grâce, car la grâce détache l'homme de toutes les choses temporelles et le purifie de toutes les choses passagères » Eckhart, *Du détachement*.

Ignace de Loyola parlera, pour sa part, de l'indifférence.

Dans le détachement ou l'indifférence, il ne s'agit pas de l'indifférence au monde et aux autres hommes ; ce qui importe, c'est que nos rapports au monde soient entièrement libres d'une recherche de nous-même.

Il faut donc se détacher de ce qu'Eckhart appelle les « modes », les manières de faire, les chemins qui nous mènent à Dieu pour le moment ou pour un temps plus long : une belle liturgie, de beaux enseignements spirituels, une communauté fervente, une tâche valorisante.

Par ces chemins, Dieu a pu m'attirer à lui, mais ces chemins ne sont pas Dieu. Si ces chemins faillissent ou disparaissent de ma vie, Dieu reste là, et il me conduit alors par un chemin de privation, de solitude, d'incertitude. Ce chemin est meilleur pour moi, puisque c'est celui que Dieu veut maintenant pour moi, c'est là que je dois trouver sa volonté et non la mienne.

« Celui qui ne possède pas Dieu de cette façon dans son for intérieur, mais est forcé de le chercher constamment au-dehors, en ceci ou en cela, et qui le cherche selon diverses modalités, chez les hommes ou dans tel ou tel endroit, ou par l'intermédiaire d'une œuvre, celui-là ne possède pas Dieu. Et il advient alors aisément que cet homme se heurte à quelque obstacle, car il ne possède pas Dieu et ce n'est pas Dieu seul qu'il cherche, qu'il aime et propose. Aussi ce qui lui fait obstacle ce n'est pas seulement la mauvaise compagnie mais encore la bonne compagnie, non seulement la rue mais encore l'église, non seulement les mauvaises paroles et les mauvaises œuvres, mais encore les bonnes œuvres. Car l'obstacle réside en lui-même : Dieu n'est pas encore devenu tout pour lui. » oc.

La philosophe Simone Weil apporte écho à cela :

« L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l'objet. Et surtout, la pensée doit être vide, en attente, ne rien chercher, mais être prête à recevoir dans sa vérité nue l'objet qui va y pénétrer. Les biens les plus précieux ne doivent pas être cherchés, mais attendus. Car l'homme ne peut pas les trouver par ses propres forces, et s'il se met à leur recherche, il trouvera à la place de faux biens dont il ne saura pas discerner la fausseté. » Simone Weil, *Attente de Dieu*, p. 92-93.

La théologie est une spiritualité, ce n'est pas une science à laquelle on pourrait s'adonner sans que notre existence en soit bouleversée.

La théologie se fait à genoux a-t-on pu parfois écrire.

Rapportant ce propos j'y vois une mise en pratique du titre de cette conférence.

La théologie nous éloigne peut-être du Dieu de nos rêves ; j'aime à croire qu'elle nous fait accueillir le vrai Dieu.

Surtout, la théologie nous éloigne de nous-même, en tant que nos vies sont parfois étriquées, petites, sans ambition. Se mettre à genoux devant Dieu c'est nous situer à notre vraie place, à l'écoute de Dieu, tel Marie lorsqu'elle accueille Jésus dans sa maison avec Marthe et Lazare.

Ecoutez ces propos de Gérard Siegwalt dans son livre *La réinvention du nom de Dieu. Où donc Dieu s'en est-il allé ?* Labor et fides, 2021 :

« On ne parle bien de Dieu qu'en parlant à lui ; c'est en parlant à lui qu'on apprend à parler de lui » p. 11.

- Dieu, unique objet de la théologie

J'ai tout à l'heure parlé de hiérarchie des vérités, m'inscrivant à nouveau dans cette problématique, j'aimerais souligner qu'il faut toujours remettre la théologie, et plus globalement la pensée chrétienne, dans un certain ordre de priorité.

Nous parlons en effet de théologie, et ce mot désigne que l'objet du discours (logos), de la recherche, c'est Dieu lui-même.

Ceci me conduit à souligner que la théologie fondamentale doit être première au regard des autres domaines de la théologie.

Certes, la théologie morale comme la théologie de l'Eglise, cela a son importance, mais n'oublions pas que cela doit demeurer subordonné à Dieu.

La théologie n'a que Dieu pour objet.

L'évêque que je suis doit spécialement y demeurer attentif ; en effet, l'évêque a comme mission de s'occuper de l'Eglise ; sa mission le conduit à souvent parler de l'Eglise, et je ne m'y dérobe pas. Mais le discours sur l'Eglise est et doit demeurer dérivé du mystère de Dieu.

Le futur Benoît XVI, en 2000, rappelle que « Vatican II a clairement voulu inscrire et subordonner le discours sur l'Eglise au discours sur Dieu » et reproche à la réception d'avoir « négligé cette caractéristique qualitative en faveur des seules affirmations ecclésiologiques particulières » *L'ecclésiologie de la Constitution conciliaire Lumen gentium, DC 97, 2000, 304* » p. 47-48.

Ceci a des conséquences. Bien de nos manières de nous comporter, de vivre, aussi notre manière de comprendre et de pratiquer la liturgie à la fois dépendent mais aussi renvoient à la manière dont nous comprenons le mystère de Dieu.

Il est donc plus que nécessaire que nous nous interroguions sur ce que nous disons de Dieu, pas uniquement dans notre discours théologique, mais aussi dans nos manières de vivre et de prier ; aussi dans notre manière de comprendre et de faire vivre l'Eglise.

Ainsi, la synodalité, qui demeure un des grands enjeux actuels de la vie de l'Eglise exprime quelque chose de Dieu, de la manière dont nous le recevons et le servons.

Puis-je me citer moi-même ? En 2021, dans le journal La Croix, je publiais une tribune intitulée : « Le cléralisme est une théologie ».

J'y développais le propos suivant :

En pointant le cléralisme comme la source des maux dont souffre l'Eglise catholique, le pape François, dans sa lettre d'août 2018, a certainement mis le doigt sur le lieu d'une conversion nécessaire, mais, si le cléralisme est un mal, en est-il la source ?

Des comportements éthiques, des attitudes humaines ont souvent leur origine dans les convictions qui les sous-tendent et leur donnent de ce fait plus de poids. Se pourrait-il alors que le cléricisme ne soit qu'une conséquence de présupposés plus originels, auquel cas il ne saurait être l'apanage des seuls prêtres, même si ces derniers en sont les parangons ?

Dans le catholicisme, comme dans toute religion, ce qui détermine tout le reste c'est Dieu, ou plus exactement l'image que l'on se fait de Dieu. Ainsi, le monothéisme a développé l'image d'un Dieu tout-puissant. Or, la révélation biblique contredit une telle représentation : le Dieu d'Israël n'évite pas au peuple l'exil, la déportation ; même les justes connaissent la persécution. Quant au christianisme, il fait s'agenouiller ses fidèles devant un homme humilié et crucifié, ainsi que devant un petit enfant couché dans une mangeoire.

Pour un couple, une famille, la venue d'un enfant bouscule, dérange, ainsi la naissance de cet enfant si particulier, Jésus, le Fils de Dieu. Il bouleverse Hérode, jaloux de son petit pouvoir... Il bouleverse des hiérarchies : les bergers sont les premiers à la crèche. Plus profondément encore, il bouleverse l'idée que l'on se fait de Dieu : un Dieu puissant, un Dieu qui résout les problèmes, un Dieu magique. La philosophie s'est interrogée sur cette puissance de Dieu ; la réponse est donnée par ce que dit Dieu de lui-même : un petit enfant, fragile, et qui, devenu adulte le restera, jusqu'à la croix.

Ceci convertit les idées d'un Dieu qui a réponse à tout, qui résout les problèmes comme par magie. Le Dieu de Bethléem se remet aux mains des hommes, bien loin de se préserver de leur éventuel contact, depuis l'effigie de l'enfant que l'on dépose dans la crèche jusqu'au corps eucharistique du Ressuscité qui est accueilli dans les mains de ceux qui reçoivent la communion. Ainsi, toute attitude religieuse qui éloigne Dieu des êtres humains, sous prétexte d'impureté des uns ou du caractère sacré de l'autre contredit ce que Dieu montre de lui-même. Le cléricisme, parce qu'il isole certains, parce qu'il en fait des êtres hors de l'humanité ordinaire, choisit le Dieu des philosophes et non celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Bien entendu que toute relation, avec qui que ce soit, et donc aussi avec Dieu appelle le respect, mais celui-ci n'est en rien la distance exigée par l'idole, c'est plutôt la gratitude exprimée à celui qui se fait infiniment proche et aimant. Le plus grand des respects, dû à Dieu, dû à chaque être humain, surtout s'il est pauvre et souffrant n'est pas la familiarité vulgaire ou condescendante, mais c'est ce qui apprend à devenir des familiers, des êtres qui grandissent à mesure de leur plus grande proximité avec les uns et avec les autres.

En fustigeant le cléricisme, le pape François peut certes dénoncer des comportements moraux, il désigne plus certainement encore des manières de travestir le Dieu de la Bible et d'empêcher de le recevoir, préférant lui substituer le Dieu magique des désirs humains.

Si Dieu se fait si proche, s'il ne pose aucune exigence a priori, de pureté rituelle ou morale, existe-t-il encore quelque nécessité de conversion ? Aucun chemin n'est-il exigé de la part de celle, de celui qui entend devenir un disciple ? Certes oui, et de manière continue, car sans cesse nous retombons dans la tentation de conformer Dieu à nos attentes, qu'elles soient personnelles, familiales, claniques ou sociales. Le Dieu que nous devons travailler à accueillir sera toujours « le Dieu plus grand » selon la parole de Karl Rahner, « le Dieu au-delà de Dieu » pour Paul Tillich, reprenant Grégoire de Nazianze. Plus qu'un préalable, la conversion, théologique et éthique, se fait alors conséquence d'une rencontre qui humanise.

Le cléricisme, ou, si l'on veut, la tentation pour l'Eglise d'occuper toute la place, est la contrepartie, négative, du silence de Dieu.

- La théologie, parler de Dieu... écouter Dieu

Jésus de Nazareth refuse de répondre à ceux qui le mettent en cause, et même à ceux qui le condamnent. Il déjoue les pièges du tentateur lors de ses tentations au désert.

Un Dieu qui se manifeste dans le refus des démonstrations de puissance est-il digne d'être Dieu ?

Tout de même, le nombre, le succès, est-ce si mal ?

Ivan Illich met en garde :

« Par son silence (lors des tentations, Luc 4), Jésus reconnaît dans le pouvoir établi le "diable", et se définit comme l'Impuissant, le Sans-Pouvoir [...]. C'est ce que le clergé et les Eglises ont souvent du mal à faire. Ils sont si fortement motivés par l'image de l'Eglise comme "institution secourable" qu'ils cherchent constamment à avoir le pouvoir, à y prendre part ou, tout au moins, à l'influencer » *La perte de sens*, Fayard, 2004, p. 58.

J'ai tout à l'heure cité Gérard Siegwalt ; je le fais à nouveau. Il formule cette question, au sujet de notre Occident qui semble s'être détourné de Dieu :

« Le crépuscule des dieux peut être dû à une fausse compréhension de Dieu – un Dieu-principe supranaturaliste au lieu du Dieu vivant – comme il peut être dû au fait que l'être humain s'est détourné de ce Dieu vivant. Dans l'un et l'autre cas, la relation à Dieu est (vécue comme) coupée » oc, p. 28.

« Ce qui est commun à toutes ces déviations théologiques, c'est la prise de possession de Dieu par la représentation humaine, donc l'enfermement de Dieu dans cette dernière ; il en résulte une instrumentalisation de Dieu, qui est la négation même de Dieu comme Dieu » oc, p. 33.

Constatons que nous sommes bien encombrés pas les représentations qui, si fortes, font souvent écran à l'accueil de la vérité de Dieu. Il y a les représentations, mais il y a aussi les mots eux-mêmes. Faut-il s'en passer ? Doit-on s'en passer. Servir Dieu demande-t-il à ce que nous n'employions plus le mot « Dieu » ?

Je reprends Siegwalt :

« Dire Dieu sans employer le mot Dieu, cela est-il possible ? Dieu n'a pas besoin d'être nommé pour être présent – et agissant – par exemple dans tel événement que nous qualifions alors par le terme de grâce » p. 55.

« Comme pour le mot amour : on ne peut se passer du mot Dieu malgré les abus qui en sont faits. Il en résulte qu'il faut expliquer ce mot qui, depuis qu'il existe, depuis qu'il a fait irruption sous tel nom ou tel autre dans la conscience humaine est un mot clé, un signifiant ultime de la réalité ultime que l'on appelle de ce nom. C'est là ce qui incombe à l'interprétation non religieuse des notions religieuses » p. 57.

Un risque, mais j'ai dit en commençant la nécessité et la beauté du risque, est, tout en nous libérant des représentations que nous estimons erronées, de nous donner d'autres représentations.

L'être humain est certes un voyageur – *homo viator* – mais il est en attente d'une patrie, et sur cette terre d'une maison – *home sweet home*.

L'histoire manifeste la propension à remplacer des représentations par d'autres représentations ; ceci dit, c'est une bonne nouvelle pour la théologie, puisqu'elle ne cessera jamais de mettre en question nos idées, nos discours, nos pratiques ; la théologie ne risque pas de manquer d'avenir ! Cependant, ayons conscience de notre tentation à ne pas poursuivre le chemin, à nous installer, à « dresser trois tentes ».

Ivan Illich rappelle heureusement notre condition :

« Par vocation, le chrétien est déraciné et sans foyer ; au même titre que son ancêtre (Abraham), il est un pèlerin. Il est appelé à vivre comme Jésus, son frère, qui n'a nulle part où poser sa tête, mais qui se donne physiquement jusqu'à la mort sur la croix » *La perte de sens*, Fayard, 2004, p. 20.

A la source de cette capacité à nous détacher de Dieu pour laisser Dieu se rapprocher de nous, à accepter de nous libérer du Dieu de nos représentations pour accueillir le Dieu de la Révélation, il y a bien entendu la Bible.

Elle est ce livre, cette bibliothèque plutôt, qui ne peut s'identifier à des formules et des définitions, du fait de sa grande diversité et surtout de son caractère historique.

On lira à bon escient le livre de Thomas Römer, *Dieu obscur*, que les éditions Labor et Fides viennent de rééditer.

« Il faut situer les livres bibliques dans leurs contextes de production pour comprendre leurs énoncés théologiques, car la Bible n'est pas tombée du ciel, mais les auteurs de ces textes sont en dialogue avec les enjeux et les préoccupations de leurs époques » p. 9.

Et il ajoute, « A l'heure où les fondamentalismes, toutes religions confondues, étendent leurs influences, une telle démarche me semble indispensable » p. 10.

« Tout discours sur Dieu se trouve alors dans cette tension : nécessité de parler de Dieu avec des images, des métaphores – tout en sachant qu'il s'agit constamment d'une manière inadéquate de parler d'un Dieu incomparable (Esdras 46, 5) » p. 68.

Il a cette belle remarque : « Selon les calculs des savants juifs qui nous ont transmis le texte biblique, le centre de la Torah se trouve en Lévitique 10, 16 ; on y trouve deux fois le verbe "chercher" [...] »

Ainsi, l'autorité de la Torah appelle à une recherche constante de la Torah. La "loi" doit toujours se réinventer à nouveau. C'est ce que fait aussi Jésus dans le sermon sur la montagne (Matthieu 5 à 7), prolongement direct de cette conception » p. 135-136.

« "De même que tu ne sais pas quel est le cheminement du souffle... de même tu ne connaîtras pas l'œuvre de Dieu qui fait tout » » Qo 11 5. Cette conception s'oppose à toute image facile de Dieu ; l'insistance de Qohéleth sur un Dieu incompréhensible et par conséquent inutilisable s'oppose à une fois devenue idéologie, une foi qui cherche à s'approprier Dieu » p. 177.

La théologie rapproche de Dieu, mais à la mesure où nous acceptons de demeurer ou de devenir ce qui est notre vocation première, des hommes et des femmes qui nous mettons en route.

« Va, quitte ton pays » demande Dieu à Abram.

Chacun peut s'interroger sur le pays, les pays qu'il est appelé à quitter.

Je termine par une prière de John-Henry Newman. Un texte magnifique qui nous aide à demeurer dans une juste attitude devant le Seigneur.

« Mon Dieu, que je suis loin d'agir en conformité avec mes pensées ! Je le confesse, mon cœur court après les ombres. Je préfère n'importe quoi à m'entretenir avec toi. Je suis toujours pressé de m'éloigner de toi. J'ai souvent bien du mal même à dire mes prières. Tout amusement, ou presque, m'est bon qui me distrait de toi. O mon Père, fais-moi, veux-tu, rougir de ma propre répugnance ! Tire-moi, avec ta grâce, de ma paresse et de ma froideur, et fais-moi te désirer de tout mon cœur. Apprends-moi à aimer la méditation, la lecture des textes sacrés et la prière. Apprends-moi à aimer ce qui occupera mon esprit pendant toute l'éternité » John-Henry Newman, *Méditations sur la doctrine chrétienne*, Ad Solem, 2010, p. 54.